

A MES COMPATRIOTES

La curiosité est la qualité qui distingue les Provençaux. A l'imitation des anciens Grecs, nos aïeux se réunissaient sur les places publiques, arrêtaient les voyageurs pour leur demander des nouvelles; nos premiers pères ne connaissaient pas d'autre moyen pour satisfaire leur curiosité.

Aujourd'hui la facilité de l'enseignement, la liberté de la presse, la multiplicité des journaux rendent plus vive encore la passion que nous tenons de nos ancêtres. Bientôt aucun de nous n'ignorera ce qui se passe sous le soleil; mais, en attendant il nous reste quelque chose à apprendre. Nos jeunes gens, au sortir du collège, savent parfaitement, je suppose, ce qu'ont été les Egyptiens, les Grecs et les Romains; mais que, parvenus à l'âge de raison, on leur demande ce qu'ont fait nos pères, ce qu'a été notre province, notre bourg, notre village, très peu seront en état de répondre d'une manière satisfaisante.

Cependant l'histoire de notre pays doit nous intéresser plus vivement que celle des contrées que nous n'avons jamais visitées; le sol de notre enfance doit avoir plus d'attraits pour nous qu'il n'en eut pour ces savans étrangers qu'on vit accourir dans tous les temps. A la vérité, ce sol ne nous offre point les ruines de Thèbes et de Palmyre; mais nous y trouvons celles d'autres villes qui ont été le siège de l'empire du monde, la capitale du monde chrétien, et le foyer des beaux-arts de l'Attique; nous n'y voyons pas ces montagnes formées des ossemens de cette multitude de guerriers qui tombèrent sous le fer des conquérans de l'Asie; mais nous y rencontrons à chaque pas les champs de bataille et les arcs triomphaux des conquérans des Gaules. En un mot, le sol de la Provence ne nous rappelle pas tout ce qui a illustré les grandes nations de la terre; mais, en même-temps qu'il nous en donne une idée sensible, il nous rappelle des souvenirs infiniment plus dignes de notre attention.

Avant d'explorer le sol chéri de notre enfance, avant d'aller fouiller dans ses entrailles pour découvrir ce qu'il nous tient caché, il nous conviendrait d'avoir un guide sûr et fidèle pour nous éclairer dans notre route. Comment nous procurer ce guide, quand nous savons qu'il n'existe pas ? Je ne vois d'autre moyen que celui de nous le créer nous-mêmes. Le désir d'être utile et agréable à mes compatriotes me donna la hardiesse d'entreprendre le Dictionnaire historique et topographique de la Provence ancienne et moderne, ouvrage bien au-dessus de mes forces. Je viens de le terminer; et je serai payé de mes peines, si les imperfections de mon travail trouvent grâce auprès de ceux pour qui j'ai osé l'entreprendre.

Il est peu d'histoires particulières sur lesquelles on ait plus écrit que sur celle de la Provence. Les Celto-Lygiens, premiers habitans qui occupèrent ce point de la terre, eurent sans doute leurs historiens; mais, malheureusement pour la science, leurs écrits ne sont point parvenus jusqu'à nous, et il est probable que le commencement de l'histoire de ce pays sera toujours enveloppé d'un voile impénétrable.

Les Grecs, qui jetèrent le premier germe de la civilisation sur cette terre inculte et sauvage, et les Latins, qui vinrent ensuite rendre cette terre aussi fertile que la campagne de la capitale de l'univers, eurent Paussidonius, Strabon, Diodore polybe, Pline, Tite-Live, et une infinité d'autres historiens, qui, à travers les fables et les idées superstitieuses de leurs temps, nous ont laissé un grand jour sur des époques et des récits que nous ne connaissons que d'après leurs ouvrages. Les Maures africains et les Barbares du nord envahirent la Provence. Plusieurs écrivains nous ont transmis les excès de ces peuples cruels et furieux, mais aucun ne s'est attaché à entrer dans les détails qui intéresseraient aujourd'hui jusqu'à la moindre habitation.

Nos historiens modernes, parmi lesquels je comprends principalement Nostradamus, Honoré Bouche, d'Anville, Papon et autres, n'étant pas suffisamment éclairés par leurs prédécesseurs, et n'ayant su trouver la plupart des lieux que la barbarie avait fait disparaître, non seulement ont confondu certaines positions avec d'autres, mais ils ont placé des villes celtiques ou romaines là où, du temps de ces peuples, il n'y avait pas d'habitation, et ils ont négligé de désigner des lieux importants qui font époque dans l'histoire des Gaules. C'est ainsi qu'ils ont donné de la célébrité à certains pays, au détriment de certains autres injustement laissés dans l'oubli.

Nos auteurs contemporains, adoptaient sans défiance la plupart des erreurs des Bouche, des Papon et autres, erreurs qu'ils auraient pu reconnaître en se transportant sur les lieux pour examiner les sites, les vestiges, et comparer les distances actuelles avec celles marquées dans les anciens itinéraires. Les erreurs dans lesquelles ils sont tombés m'ont porté à constater ce qu'il y a de vrai ou d'inexact dans leurs ouvrages, et à désigner les lieux importants qui ont échappé à leurs recherches, toujours bien résolu à ne pas trop me fier au témoignage des personnes qui veulent à tout prix donner de la célébrité à leur pays.

C'est ainsi que j'ai prouvé l'in vraisemblance que les phocéens eussent eu le projet d'établir leur principale colonie sous un ciel pestiféré et au milieu des boues du Cœnus des Latins; que j'ai jugé que la capitale des Saliens ne devait être sur aucun des points qui lui ont été assignés par les modernes et par les contemporains; que j'ai reconnu que les Ligauniens étaient au nord-ouest des Oxibiens; que j'ai trouvé l'ancien Antéa encore existant et portant son nom primitif, quoique tous les auteurs récents s'accordent à dire que non seulement il n'existe plus aucun vestige de ce lieu, mais qu'on ne saurait reconnaître le point où il se trouvait; c'est également ainsi que j'ai le Forum Voconii, que les modernes ont essayé de placer sur cinq points différents, sans deviner sa véritable position, etc, etc. Cependant je me suis souvent appuyé des lumières des auteurs anciens des modernes et des contemporains; il ne serait pas surprenant qu'on trouvât dans mon ouvrage de longs passages puisés ou même copiés dans Bouche à Papon, Achard, Darluc, Mario, le comte de Villeneuve, Henri, etc.; mais je n'ai point été esclave de leurs opinions, ainsi qu'on peut s'en convaincre dans les articles ARLES, AUBAGNE, MARTIGUES, SALIENS, etc., où j'ai eu l'honneur de les combattre et de prouver leurs erreurs ou leurs invraisemblances.

Mon travail ne se borne pas à l'histoire de toutes les communes de la Provence. Ayant voulu rendre mon ouvrage aussi utile qu'instructif, j'ai cru bien faire d'ajouter à l'historique la description topographique de

tous les lieux. Cette description consiste à faire connaître la situation de chaque Pays, les monuments ou les restes de monuments anciens qu'on y trouve, la température, la qualité du sol, les carrières, les mines, les belles sources et les objets d'histoire naturelle qu'il renferme; les productions de l'agriculture, celles de l'industrie, en désignant les genres de manufacture et de fabriques; les foires, la population et la distance en lieues de poste de chaque commune avec son chef-lieu d'arrondissement, et de chaque chef-lieu d'arrondissement avec la capitale du royaume, etc.

J'ai cru à propos, pour l'utilité des navigateurs, de faire mention de tous les ports et de tous les caps de notre côte maritime; pour l'agrément des amateurs de la science, de décrire nos principales montagnes, de donner une idée sur la manière dont elles se sont formées, de faire connaître le cours de nos fleuves et de nos rivières, de désigner les sites les plus curieux et les plus dignes du crayon de nos habiles dessinateurs, etc.

J'ai fait tout mon possible pour ne rien omettre d'essentiel dans mon ouvrage; mais je ne me flatte pas d'avoir épuisé la matière. Je n'offre à mes compatriotes qu'un bouquet composé des fleurs les plus éclatantes du vaste parterre que j'ai exploré.

Quelques personnes m'ont fait le reproche de m'être un peu trop attaché à raconter les faits qui se rattachent aux guerres de religion qui ont pendant longtemps désolé notre province. Je me serais attendu, au contraire à ce qu'elles me sussent gré de leur avoir fait connaître l'origine du schisme, les efforts de l'autorité pour en arrêter les désordres; et surtout d'avoir blâmé à juste raison la conduite des protestants à Barjols, et celle des catholiques à Orange Tous les historiens qui ont écrit sur ces troubles étant d'accord, il ne me convenait nullement de faire retomber tout le blâme sur un parti et toutes les louanges sur l'autre.

Quelques autres ont été fâchées de ce que, dans l'article Marseille, en parlant des événemens déplorables de 1815, j'ai désigné ceux qui avaient les premiers excité les troubles. En cela, j'ai cité l'auteur estimable qui m'a fourni ce passage, que j'ai donné littéralement. Je conviens que ce passage m'a induit à erreur; car, au lieu de dire qu'à la réaction il y avait eu plus de cent personnes assassinées, j'aurais dû en descendre le chiffre à vingt-cinq, et j'aurais été très exact, ainsi qu'on peut s'en convaincre dans les actes de décès de cette époque.

Au reste, mon intention n'a jamais été de mettre de l'aigreur dans mes récits. Je me suis contenté de désigner les faits, sans nommer les personnes, et sans employer le mépris ni les qualifications injurieuses. Je suis chrétien, je suis Français; en voilà assez pour que je pardonne les égarements de mes compatriotes, et que je les respecte dans leurs opinons.

E. GARCIN.